



## MEDIAPART

### De nouveaux écrivains revisitent le roman d'apprentissage

PAR DOMINIQUE CONIL ARTICLE PUBLIÉ LE DIMANCHE 24 AOÛT 2014

#### L'odeur du Minotaure

Peut-être avez-vous déjà vu ou entendu Marion Richez. Dans l'émission *Philosophie* d'Arte, où elle est venue parler du corps – son sujet de recherche – ou de la joie. Peut-être dans le long-métrage qu'Abraham Segal a consacré à Camus. Peut-être sur une scène de théâtre, Marie-Madeleine ou la *Religieuse* de Diderot. À l'évidence, elle aime le changement et brouille les catégories. Et c'est précisément une mutation que conte son premier roman, voire une métamorphose. Conte est le juste mot ; le récit en épure, habité, au bord de la magie, sans effet mais avec scansion, s'il aborde le thème de la réussite, le déborde largement.



© Marco Castro

Il était ainsi, une fois, Marjorie, jeune femme claire et froide, qui de l'ENA à un cabinet ministériel où elle officie comme plume, accomplit un parcours social sans faute, et un parcours humain sans affect aucun.

La famille est loin, et même étrangement tenue à distance : « *J'aurai humilié mes parents jusqu'au bout : quand j'ai commencé à gagner ma vie, je leur ai envoyé un chèque avec tout ce qu'ils avaient déboursé pour moi cette année-là ; comme on donne leurs gages à des employés diligents pour leur signifier qu'on n'a plus besoin d'eux.* » Le premier fiancé, Thomas, terrible jeune catholique, est promptement abandonné, une lime à ongles plantée dans la main ; depuis elle aime faire un peu peur aux amants d'un soir. « *Plus on me saccage, plus je suis méchante, et plus on me respecte.* »

« *Où étais-je alors ? Dans quel recoin de mon corps ou de mon esprit se cachait celle qui était moi ? Je ne me souviens que d'un grand vide.* »

La voie est toute tracée, les vêtements de qualité, l'automobile puissante et solide.

Puis il y a ce coup de téléphone, un numéro connu, celui de l'enfance et de la maison. Un premier basculement – à peine – son père est mourant. Claire et froide, « *si je suis devenue celle que je suis, c'est que leur humanité ne devait pas être bien solide au fond d'eux-mêmes* ». (...) « *Moi et mon absence de chagrin, nous voyageons bien au chaud dans la voiture.* »

Rouler trop vite, bifurquer, se tromper de route, traverser « *à toute allure des villages morts, éclairés d'un réverbère qui les distingue à peine du reste* ». Elle fuit au lieu de se rapprocher et soudain le choc, énorme, le sang sur le pare-brise, l'animal agonisant à quelques mètres. « *Je sens son odeur de bête pure ; il sent la mienne, car il a comme un gémissement.* » Le basculement est ici porté par une errance dans les bois, des rencontres ; l'animalité et la sensibilité vont transformer l'executive woman, et la submerger. Le cerf tué l'habite.

Les odeurs, les laques, les crèmes, les vernis lui soulèvent le cœur. L'eau sent le chlore. Elle erre sur Google, cherchant des cerfs, des forêts. La première, sa vie professionnelle s'autodétruit. « *Au fil des*

*jours et des semaines, je lus dans le regard de mes collègues ce mépris distant qu'on a pour les faibles, incapables de passer outre leurs problèmes personnels au bureau ; cette terreur aussi de la contagion. » « Il fut bientôt clair pour tout le monde que j'étais devenue bonne à rien. » Et on le sait, les vacillements attirent les prédateurs et les ministres.*



Dès lors – odeur du Minotaure, enfanté par une humaine éprise d'un taureau, puis enfermé dans un dédale – c'est dans un hôpital psychiatrique que s'inscrit l'essentiel de la seconde partie, en compagnie d'autres cabossés, telle cette femme « qu'on aurait pu voir aux grands concerts des capitales, aux dîners de gala, dans les principautés ; mais une qui n'aurait pas tenu son rôle et qu'on aurait mise au rebut, comme un mauvais cheval ». Ou elle-même, qui avance dans son labyrinthe intérieur où affleurent des moments anciens, et cruels. Ou ce jeune homme au lourd « dossier », côtoyé dans un nuage de fumée, aimé.

Les ministères et les collègues énarques se sont évanouis au loin, dans l'avant : Marjorie est attente vibrante, et même, elle sait pleurer. Un conte, on vous dit, de ceux qui occupent les rêves, longtemps après.

*L'Odeur du Minotaure*, Marion Richez, 122 pages, éditions Sabine Wespieser, 14 €.